

Anne Lopez

Enchantement *Encore* *

« Alors, d'où part ce qui est capable, de façon non nécessaire et non suffisante, de répondre par la jouissance du corps de l'Autre ? »

Lorsque j'ai lu jouissance, amour, satisfaction, pour notre séminaire d'École j'ai pensé à une sorte d'enchantement. Ce serait presque un programme benthamien du bonheur pour le plus grand nombre. Ils ont une saveur qui fait pléthore pour un désir insatisfait ou impossible. Mais bien vite la promesse ne tient pas, surtout quand on en vient à vouloir s'expliquer le séminaire *Encore*. Ce séminaire *Encore* m'a toujours paru difficile. Ce n'est pas que j'y sois insensible mais plutôt qu'il est pour moi une sorte de poème d'amour – Lacan aime les femmes – et comme tout poème d'amour on a envie de se laisser bercer par sa musique plutôt que de le décortiquer. Je dis poème parce qu'il cisèle la place d'une jouissance féminine pourtant impossible à répertorier ; et à la fois, en opposition à cette mélodie amoureuse, Lacan fait un appel incessant à des logiques mathématiques, d'ensembles, modales et philosophiques, qui éclairent et obscurcissent son texte et son propos. *Encore* est une sorte d'ovni.

Venons-en à cette phrase à commenter qui concerne la jouissance du corps de l'Autre, en tenant compte des apports de nos soirées antérieures. D'abord, je me suis dit que toute jouissance suppose un corps, et donc, pouvons-nous raccourcir et faire équivaloir la jouissance de l'Autre, la jouissance du corps de l'Autre, la jouissance du corps représentant symboliquement le lieu de l'Autre ? Question donc sur les différentes formulations de la jouissance dite de l'Autre.

* Intervention faite à Paris le 12 décembre 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 21 novembre 1972 du séminaire *Encore* allant de « Alors, d'où ça part ce qui est capable [...] » jusqu'à « la jouissance du corps de l'Autre ? » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 11).

Mais ici, c'est à propos du réussi de la copulation, lorsqu'il y a jouissance sexuelle d'une femme dans un couple hétérosexuel, cela par déduction logique de la suite du texte, donc dans l'après-coup de lecture. Après tout, peut-être des hommes peuvent-ils éprouver, s'ils sont du côté femme des formules de la sexualité, une jouissance du corps que l'on dirait alors féminine ? Enfin les mots, là, deviennent fort encombrants !

Reprenons la phrase de notre soirée, « d'où part ce qui est capable, de façon non nécessaire, et non suffisante de répondre par la jouissance du corps de l'Autre ? ».

1. La première réponse que Lacan élimine est l'amour. On ne peut qu'être d'accord, il n'est absolument pas nécessaire d'aimer pour jouir sexuellement parlant et d'ailleurs l'amour embrouille toujours beaucoup l'humain. Voir ces femmes qui dissocient leurs hommes dans des fonctions différentes, père de leurs enfants, amant(s). Donc on peut dire qu'il n'est pas nécessaire à l'amour qu'il y ait jouissance du corps de l'Autre, pas nécessaire pourquoi ?

Parce que l'insatiable de la demande d'amour fait dire *encore* et, en plus, ça n'est pas suffisant – à quoi ? À prouver l'amour, parce que la faille de la demande d'amour semble incommensurable. La demande porte « un indicible de ce qui s'ignore dans sa requête » ; c'est une phrase de Lacan dans « La direction de la cure », moment où il travaille les étagements du besoin, du désir, de la demande. C'est une des grandes constantes de Lacan que de penser la demande d'amour comme ne se satisfaisant d'aucune réponse, d'aucune preuve. C'est un appel à l'au-delà, c'est-à-dire à un dire non à n'importe quel objet de la demande d'amour. Bien sûr il faut entendre cela dans la psychanalyse, parce que, dans la vie, nous avons quand même à donner quelques objets comme, non pas preuves de l'amour, mais signes seulement du précieux pour nous de l'existence de l'autre, de nos autres.

C'est une des difficultés de ce texte aussi de nous mettre avec Lacan dans nos lits... alors qu'il s'agit de psychanalyse et d'ailleurs le lit n'est pas, loin de là, le seul lieu de l'échange sexuel... Le divan est le lit où le « pas de rapport sexuel » s'inscrit de n'avoir rien à faire avec une quelconque jouissance sexuelle, si ce n'est la jouissance phallique que porte la parole.

Alors revenons à ce nécessaire et suffisant (en négatif dans cette phrase). Ce sont des termes utilisés en mathématiques et dans le système des ensembles qui soulignent des implications logiques, possibles ou impossibles, c'est-à-dire permettant des certitudes conclusives mais qui n'ont pas forcément de lien de causalité. Ce sont des connecteurs logiques.

Je donne quelques exemples :

- il pleut. Pour qu'il pleuve, il faut qu'il y ait des nuages (nécessité). Mais les nuages ne sont pas une condition suffisante pour qu'il pleuve ;

- en géométrie, des diagonales perpendiculaires qui se coupent en leur milieu sont la condition nécessaire et suffisante à l'existence d'un losange, et la réciproque est vraie ;

- on pourrait reprendre le néologisme de Lacan sur l'Hommelette, mais, là, ce serait logico-mythique : pour faire l'homme, il faut casser l'œuf d'où s'échappe la lamelle, mythe de la libido qui serait mortelle si elle venait à étouffer le petit homme. Mais, pour humaniser le petit, on peut dire que l'Hommelette est nécessaire mais certainement pas suffisante. Il lui faut encore un désir particularisé qui fait acceptation de son être et qu'il s'insère dans le langage par le biais de *lalangue*.

2. Après avoir parlé de l'amour comme non suffisant et non nécessaire à la jouissance du corps de l'Autre, Lacan évoque l'amour : ce qui apparaît en « signes bizarres sur le corps ». Ces signes bizarres sur le corps, caractères sexuels secondaires comme amour, j'y entends le mur qui fait image d'un sexe, ou féminin, ou masculin, mais qui n'assure l'être que d'être asexué, c'est-à-dire de ne jouir que par *a* – le fantasme pour le névrosé occupe la place du non-rapport sexuel et c'est de là qu'il désire. Ces signes qui apparaissent à la puberté, par exemple, sont loin de satisfaire n'importe quel parlêtre. Les psychanalystes savent combien, par exemple, chez la jeune anorexique, ces signes lui sont encombrants, elle tente d'effacer la chair ; de même, pour aller plus loin, ces transsexuels qui veulent changer de sexe parce qu'ils se sentent être autrement, autres que le ment de leur corps. Ce sont, ces signes, des nécessités biologiques du corps bien souvent sans son accord, sans l'accord de l'être qui les porte.

Traces sur l'amour dont ne sourd pas non plus (du verbe sourdre) le nécessaire et suffisant de la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre, l'Autre dont le corps fait le lit. (Voilà encore le mot lit, source d'une multitude d'équivoques dans notre langue française).

« Ce ne sont pas de ces traces que dépend la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre. » Je souligne, là, l'équivalence entre corps de l'Autre qui le symbolise et corps en tant qu'il symbolise l'Autre.

3. Alors Lacan reparle de l'amour dont l'idée serait de faire Un. Cette croyance au faire Un dans l'amour, parce que l'individualisme a pris une place qui remet profondément en cause le lien et les liens, se traduit, me semble-t-il, différemment actuellement. On y croit toujours. Mais au moindre conflit, dispute ou désamour, le couple se sépare, chacun continuant d'y croire pour une prochaine rencontre.

Lacan articule la faille du désir, faille et division qui n'assurent un sujet que de n'être représenté que par un signifiant auprès d'un autre signifiant, et donc que le seul Un qui soit lui vient du signifiant. On pourrait écrire désir, c'est-à-dire le sujet barré qui fuit sous S1, S2, Un, être, jouissance, et ça donne alors un hétéroclite qui est loin de faire du Un et pourtant ! Dans l'amour, le seul Un qui soit est l'image, i de a, l'habit qui fait le moine, et Lacan parle des habits et accoutrements si chers à l'homme et surtout à la femme. Se parer pour paraître et sembler, chez une femme, être le phallus, piège au désir de l'homme et jeux de la séduction.

Je dois dire que cette phrase sur le corps dénudé comme reste est pour moi assez obscure. Il est pur reste comme cadavre. Mais en même temps, j'entends bien que c'est le corps « a » qui fait cause du désir sexuel et peut-être pas même le corps mais un bout de corps. D'ailleurs, voir le corps entier dans le dénuement sexuel suppose des montages spécifiques propres à la pulsion scopique et il reste toujours un angle mort. Autrement, sans cela, ce ne sont que des bouts de corps. À propos de Picasso, grand amateur de femmes devant l'éternel, je remarque que certaines de ses peintures représentent sans cesse des corps de femme justement dans une sorte de déconstruction qui me semble être tout à fait homogène au corps plus ou moins perçu dans un lit où on fait l'amour : disproportion, rapproché, éloigné, mélange,

avec une prévalence de tous les attributs qui lui plaisent, fesses, seins sur le même plan, pieds et œil, et parfois un sexe d'homme érigé au milieu de ces morceaux de femme, phallus d'être coupé.

Dans la conférence « La troisième », Lacan parle du rapport de l'homme à son image, « lui, le corps s'introduit dans l'économie de la jouissance par l'image du corps. Le rapport de l'homme avec son corps s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire c'est la portée qu'y prend l'image », et il évoque alors la prévalence de l'image due à la prématuration corporelle de l'enfant.

L'amour quête un plus d'être mais ne sature pas le manque à être, ou il le sature momentanément dans la passion amoureuse, par exemple. Au niveau du lit des hétérosexuels, les jouissances sont en désaccord ; il n'y a pas de jouissance liante, il n'y a pas de commune mesure de la jouissance. Il y a une inadéquation de la jouissance du corps de l'Autre à s'apparier avec la jouissance d'un autre corps.

À partir de là, dans le texte, Lacan enchaîne sur la jouissance phallique où une femme ne s'y inscrit que pas toute. Il faut dire que cette question de la jouissance phallique est assez complexe. Il y a côté homme la jouissance de l'organe pénien, dont Lacan parle d'ailleurs longuement dans le séminaire *L'Angoisse* avec la chute, la détumescence : l'organe ne peut satisfaire que d'une façon discontinue, il lui faut un peu de temps pour se reprendre. Il en parle aussi dans la conférence sur le symptôme ¹, en évoquant les premières éjaculations du garçon qui crèvent l'écran de l'imaginaire – c'est quoi ça et qu'en faire ? d'où la formulation de Lacan sur une jouissance hors corps. Là, c'est le souvenir d'une première fois et on peut penser que l'usage tranquilliserait l'homme, bien que Lacan parle de l'homme « aphlygé » du phallus, en jouant de l'écriture : phallus toujours plus ou moins encombrant pour lui. Cela m'a fait penser à ce livre plein d'humour d'Alberto Moravia que j'ai lu il y a fort longtemps, *Moi et lui*, lui étant son sexe, avec les envies errantes comme coupées de sa volonté. Je le cite : « Avec lui je suis faible, je ne peux imposer mes volontés. Le détacher de ma personne serait plus aisé pour vivre tranquille. »

Autour de cette jouissance de l'organe, il peut y avoir des symptômes qui motivent une demande d'analyse. Voici comment Lacan

1. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 1975.

parle de l'organe : « Cet organe, passé au signifiant, creuse la place d'où prend effet pour le parlant, suivons-le à ce qu'il se pense : être, l'inexistence du rapport sexuel ². »

Comment parler de la jouissance phallique des femmes ? D'abord il faut penser, me semble-t-il, qu'une femme n'est désirée sexuellement que « quoad castrationem », sous le signe de la mère, nous dit Lacan, mais elle est, tout comme l'homme, soumise au langage et à la parole, et le phallique n'est pas que l'organe mais justement, d'en devenir un signifiant, il concerne éminemment une femme. Dès qu'on parle on est dans le phallique. Le langage est donc le moyen d'une jouissance hors corps, phallique.

Cette phrase de Lacan me semble très claire : « La jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe. » Et Lacan d'ajouter cette petite remarque, qui n'est pas rien puisque cela a à voir avec l'infini : « La jouissance du corps de l'Autre ne se promet que de l'infinitude. »

Et nous voilà avec le paradoxe de Zénon d'Élée (environ 490 ans avant J.-C.), école philosophique des éléates, qui font suite à Pythagore et à Parménide, des sachants d'avant la science mais solidement ancrés dans la mathématique et la philosophie. Zénon va nier la possibilité du mouvement. La démonstration importante est fondée sur les difficultés que recèle le concept d'infini, quand on le divise à l'infini. L'argument est qu'il rejette le mouvement : un corps en mouvement ne peut jamais franchir une longueur donnée puisqu'il doit avoir parcouru tous les espaces intermédiaires, qui sont infinis en nombre, et c'est ainsi qu'Achille ne rejoindra jamais la tortue quand celle-ci prend au départ une avance. Zénon souligne la difficulté de penser la division infinie et donc l'étendue infinie. D'où la conclusion du mouvement impossible, illusoire.

Ainsi, avec le paradoxe de Zénon, Lacan illustre la faille entre des jouissances impossibles à faire du ensemble, du Un. Dans l'acte sexuel, chacun rend service de jouissance à l'autre mais reste séparé. C'est plutôt étrange, cette comparaison avec la tortue ! mais enfin gardons-en le raisonnement, raisonnement qui nous vient de la nuit

2. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 457.

des temps. (Je ne sais pas ce qui a transformé cette pauvre Briséis en tortue, mais avec les dieux réels tout est possible !)

D'un côté la jouissance phallique, de l'autre une béance, une faille dans la jouissance. Comment, d'où pourrait-elle cette faille, cette béance, se réaliser ? Je cite la phrase exacte : « De l'autre côté, quelque chose peut-il s'atteindre qui nous dirait comment ce qui jusqu'ici n'est que faille, béance dans la jouissance, serait réalisé ? » C'est la question essentielle sur la jouissance infinie féminine qui fait écho et est reformulation de la phrase que nous travaillons ce soir, ce « d'où part ce qui est capable de répondre par la jouissance du corps de l'Autre ? ».

On voit bien l'extrême difficulté de parler de cette jouissance infinie du fait même du langage qui n'est comptable que du plus ou du moins, des ordres de grandeur qui font la rivalité humaine la plus ordinaire. Les hommes aiment compter leurs conquêtes féminines, mais ce n'est pas ce comptage qui les assure de la jouissance du corps d'une femme, où l'Autre du langage ou de ce qui en reste d'inconscient opaque s'incarne pour le partenaire. Les femmes ne sont pas-toutes, mais, une par une, elles ne sont pas-toutes, divisées en elles-mêmes entre un certain îlot phallique et une jouissance sans amer, pour employer un terme de marine, qui peut les déborder, pour continuer la métaphore marine.

Le langage est d'avant tout sujet, dont les copeaux d'usure sont *lalangue* propre à chaque Un et servent à la jouissance du sonore, qui résonne dans le corps. Dans l'espace de la jouissance sexuelle, l'être sexué d'une femme ne passe pas par le corps mais résulte d'une exigence de parole, une exigence logique du Un dans la parole. C'est de l'Autre que vient cette exigence du Un. Voilà la réponse non nécessaire, non suffisante, c'est-à-dire que ce n'est pas joué d'avance. Alors peut-on parler de ce qui répond, pour certaines femmes, pas pour toute femme, à cette jouissance qui peut les déborder ? La réponse du Un est exigée par l'Autre. Et je parlerai du « au moins une » pour certains hommes qui ont la préoccupation d'assurer la jouissance de la vie au-delà d'une consommation phallique et de tenter d'y rencontrer quelque chose comme l'Autre, toujours raté dans la rencontre mais ne se défilant pas à assurer ce Un de parole. Drame de l'amour quand ce Un se rompt pour une femme, comme si elle y perdait un certain axe de son être sexué.

La jouissance sexuelle d'une pas-toute exige, pour se réaliser, l'appel parlé du Un. L'être féminin ne répondrait de l'infinitude de sa jouissance comme incarnant l'Autre du langage que par la nécessité logique de faire exister du Un. Une sorte d'appel à, dans la parole. Appel à extrêmement délicat pour le tenant de cette adresse, le partenaire, mais aussi pour « l'appelante ». C'est donc la contingence de la rencontre qui peut assurer ce une pour une femme.

Lacan va ensuite illustrer son propos par Don Juan pour donner une représentation de ce qu'est le sexe masculin pour les femmes, du point de vue des femmes. Je dois dire que j'ai toujours beaucoup de mal à saisir ce que Lacan veut nous faire entendre dans ce propos. Est-ce le fait que Don Juan soit toujours prêt comme le scout et qu'ainsi il représente mythiquement l'infinitude d'une jouissance féminine, ou est-ce le fait qu'à chaque fois ce soit celle-là et aucune autre jusqu'à la prochaine ? Je reste sur cette mi-question, mi-réponse. Mais j'opte quand même pour la seconde, celle-là, aucune autre. En effet, être cette une à conquérir par Don Juan, lui qui ne peut supporter d'en désirer une qui lui échapperait, donne un point d'appel extraordinaire à l'existence d'une femme, d'être l'unique, jusqu'à la suivante... ce qui, en général, lui est beaucoup moins gai !